

Bernanos

Journal d'un curé de campagne

Présentation
par Karine Robinot-Serveau



Anarchiste, rêveur, poète...

BERNANOS
ENTRE DANS LA **GF**

Bernanos

Journal d'un curé de campagne

Ce *Journal* est celui du curé d'Ambricourt, jeune prêtre récemment nommé dans une paroisse « comme les autres ». Dès son arrivée, il se heurte à l'incompréhension de confrères plus endurcis et à l'indifférence d'un village dévoré par le péché et par l'ennui. De son verbe simple et franc, il consigne dans un cahier d'écolier sa foi, ses doutes, sa révolte, et médite sur le sens de son ministère. Au terme de son inconscient chemin de croix, ce forçat de Dieu qui ne veut rien céder au Mal se sera tué à la tâche.

À travers la figure de cet humble diariste, Bernanos met en scène une expérience spirituelle violente, dans une époque désertée par le sacré. Le regard tranchant, inquiet, et l'audace de la vision religieuse font de ce récit intime l'un des sommets de son œuvre.

Présentation, notes, chronologie et bibliographie
par Karine Robinot-Serveau

Texte intégral

Illustration :

Virginie Berthemet

© Flammarion



Flammarion

JOURNAL
D'UN CURÉ DE CAMPAGNE

*Du même auteur
dans la même collection*

SOUS LE SOLEIL DE SATAN.

BERNANOS

JOURNAL
D'UN CURÉ DE CAMPAGNE

Présentation, notes, chronologie et bibliographie

par

Karine ROBINOT-SERVEAU

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 2019.
ISBN : 978-2-0814-3664-0

PRÉSENTATION

La grâce de l'amour

L'amour ! Il y a par le monde des milliers d'êtres qui le demandent à Dieu, sont prêts à souffrir mille morts pour que tombe dans leur bouche calcinée une goutte d'eau, de cette eau qui ne fut pas refusée à la Samaritaine, et qui l'implorent en vain.

Journal d'un curé de campagne, p. 219.

« Il m'est très pénible de parler de ce livre, parce que je l'aime¹. » Confiance livrée aux lecteurs de mars 1936, cette première phrase de la présentation de *Journal d'un curé de campagne* par son auteur place ce roman sous le signe de la souffrance d'amour. Aucun dolorisme dans cette déclaration du créateur envers sa création, mais l'aveu pudique d'un déchirement intérieur où seul le silence eût agi comme un baume sur la blessure de la parole. Pour la première fois depuis que Georges

1. « Le Cahier », mars 1936, rubrique « Le Livre du mois » ; *Œ II*, p. 443.

Bernanos écrit et à presque cinquante ans, ce catholique de naissance, d'éducation et de tradition¹, ce royaliste terrien amoureux de Jeanne d'Arc et du royaume de France à jamais perdu, cet ancien Camelot du Roy adoubé puis renié par l'Action française, conçoit son nouveau livre en terre ibérique². Dans le roman, rien ne filtre de cette fugue hispanique, sinon peut-être le décor de l'ouverture de la dernière partie : l'arrière-salle déserte du café, où le curé d'Ambricourt s'installe pour y sortir le fameux cahier, demander « la plume et l'encre » (p. 359) et encore écrire devant la rue lilloise incongrûment « pleine de soleil » (*ibid.*) en ce février artésien. Ne serait-ce pas le café Borne sous le soleil de Majorque que l'écrivain convoque ici, lui-même attablé et occupé à noircir son propre cahier d'écolier, support enfantin sur lequel il a écrit toute son œuvre ? L'étude de la genèse

1. L'édition de la correspondance de Bernanos reproduit une fiche biographique complétée par l'écrivain dans laquelle il se signale « catholique depuis son baptême, pas même converti » (*Correspondance*, t. I : 1904-1934, recueillie par A. Béguin, choisie et présentée par sœur J. Murray, Plon, 1971, p. 203), allusion ironique aux conversions de l'écrivain Paul Claudel (1868-1955) et du philosophe thomiste Jacques Maritain (1882-1973), éditeur chez Plon du premier roman de Bernanos, *Sous le soleil de Satan* (1926).

2. Espagne du Castillan Dominique de Guzmán de Caleruega, fondateur de l'ordre dominicain dont Bernanos avait rédigé une hagiographie en 1926 (« *Saint Dominique* », in *Essais et écrits de combat*, t. I, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 3-18), et de Jean Bernanos, « Basque espagnol d'origine » (J.-L. Bernanos, *Georges Bernanos à la merci des passants*, Plon, 1986, p. 13) ; de cet obscur ancêtre de la grande flibuste, Jean-Loup Bernanos écrit : « Mon père tenait beaucoup à cette descendance dont la tradition familiale se faisait l'écho, sans l'avoir jamais vraiment vérifiée » (*ibid.*, p. 13).

du roman permet de mieux cerner cette fiction de journal intime, questionnement littéraire des liens mystérieux entre humanité souffrante, christianisme engagé et aventure mystique.

BERNANOS, 1930-1937 :

DE L'ISOLEMENT À L'INSULARITÉ

Quand il quitte le sol français pour les Baléares en octobre 1934, avec sa femme et ses six enfants, Bernanos ne part pas en villégiature¹. Devenu célèbre grâce au météoritique *Sous le soleil de Satan* qui, à sa parution en 1926, connaît un succès lui permettant d'abandonner son métier d'inspecteur d'assurances pour prétendre vivre de sa plume, le romancier a conforté sa célébrité en recevant trois ans plus tard le prix Femina pour son troisième roman, *La Joie*. Malgré ces premiers succès, un tel départ impromptu est d'abord une fuite en avant pour échapper à un marasme personnel et créateur, mais aussi à un pays dans lequel il se sent de plus en plus isolé.

Une épreuve individuelle inaugure cette crise polymorphe : en mars 1930, le décès de sa mère très aimante, qui lui avait transmis la foi chrétienne², suivi d'un séjour

1. Il livre en effet cette confidence dans une lettre à un ami : « Je me suis réfugié dans une île parce que le prix du bœuf et des pommes de terre y est encore abordable » (*Correspondance*, t. II : 1934-1948, recueillie par A. Béguin, choisie et présentée par sœur J. Murray, Plon, 1971, p. 117).

2. « Qui m'a le premier appris que la Foi est un don de Dieu ? Ma mère, sans doute » (*Les Grands Cimetières sous la lune*, EC II, p. 502. Voir aussi J.-L. Bernanos, *Georges Bernanos à la merci des passants*, op. cit., p. 212-213).

en urgence aux thermes de Divonne-les-Bains pour soigner « un système nerveux complètement épuisé¹ ». Les quatre années suivant ce drame intime isoleront encore davantage cette personnalité anticonformiste et atypique. Dans une III^e République issue des Lumières et de la Révolution française, laïque et antireligieuse, Bernanos revendique un passé de jeune catholique intransigeant et royaliste, voué à l'athée clérical Charles Maurras. Malgré la mise à l'Index du quotidien *L'Action française* en décembre 1926 par la congrégation romaine du Saint-Office, il n'hésitera pas à renvoyer dos à dos une Église de France, réduite par le Ralliement de 1891 à n'être plus qu'une institution conservatrice au service du maintien de l'ordre républicain, et un Maurras « catholique sans Christ² », chef de parti obsédé par l'exaltation d'un ordre national sans charité. Les trois romans déjà publiés de Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, *L'Imposture* et *La Joie*, tous saturés de prêtres fictionnels³, exhibent un catholicisme littéraire et mystique confronté à la déchristianisation de la société et au scientisme moderne. Quand la crise économique de 1929 atteint de plein fouet l'Europe, mettant à nu les excès du capitalisme, la corruption du monde des affaires et les failles de la démocratie, il publie, en 1931, *La Grande Peur des bien-pensants*, hommage à l'antisémite socialiste Drumont⁴ et dévoilement d'une civilisation chrétienne en crise. Ce pamphlet antibourgeois, qui fait un vibrant éloge des

1. *Corr.* I, p. 355.

2. *ECI*, p. 584.

3. Voir notre ouvrage, *Les Romans de Bernanos. Métamorphoses de la transcendance*, Classiques Garnier, 2012, p. 30-31.

4. Voir M. Winock, « Le cas Bernanos », in *Édouard Drumont et Cie, antisémitisme et fascisme en France*, Seuil, 1982.

communards anarchisants de 1871, ne l'empêche pas de collaborer quelques mois plus tard à la rédaction du *Figaro* dont le riche industriel de la parfumerie François Coty est propriétaire. Le belliqueux Maurras, célibataire endurci, stigmatise l'alliance du romancier et père de famille désargenté avec celui qu'il considère comme un ploutocrate. Alors que Maurras signe « Un adieu » à Bernanos, celui-ci lui adresse, dans une lettre ouverte, son fameux « À Dieu, Maurras ! À la douce pitié de Dieu ¹ ». La fin de l'année 1932 est ainsi émaillée de violents articles polémiques entre l'écrivain et *L'Action française*.

Que devient la création romanesque dans ces années de tourmente ? Après le succès de *La Joie* en 1929, Bernanos renoue difficilement avec l'écriture fictionnelle, abandonnant début 1931 une première ébauche pour une autre ². Les querelles idéologiques feront de 1932 une année blanche pour l'écriture romanesque, et deux accidents de moto en juillet 1933 puis en mai 1934 compromettent l'avancée de *Monsieur Ouine*, dont la rédaction lui prendra plus de dix ans et qu'il surnomme, en référence à l'épisode biblique, « le fumier de Job ³ ». Diminué physiquement, terrassé moralement et démuné financièrement, Bernanos propose alors à sa maison d'édition Plon, qui a publié ses trois premiers romans, un nouveau système de rémunération non plus par avances mais à la page écrite et envoyée.

1. Réponse à l'article de Maurras publié dans *L'Action française* du 15 mai 1932, la lettre de Bernanos est publiée dans *L'Ami du peuple* et *Le Figaro* le 21 mai 1932 (on peut lire les deux articles dans *ECI*, p. 1254-1258).

2. « Je sacrifie tout à la nécessité du travail quotidien, quand ça ne va plus, je change de café... Imaginez-vous que j'ai commencé un autre livre, le premier me dégoûtait », confie Bernanos à Valléry-Radot (*Corr. I*, p. 390).

3. *Ibid.*, p. 472.

Un accord oral est conclu en août 1934 à soixante francs par page écrite¹. Le roman *Un crime*, rédigé durant les cinq derniers mois de cette même année, est le premier fruit de cette nouvelle manière de travailler. Quand le romancier débarque fin 1934 sur l'île espagnole de Majorque, isolé dans l'opinion après son départ volontaire du *Figaro*, mal compris par ses lecteurs, dénigré et ostracisé par ses anciens compagnons de lutte depuis sa rupture avec Maurras, tenu à l'écart par toute une frange de l'*intelligentsia* cléricale et catholique française qui se méfie de son intransigeance exaltée, voilà donc plus de cinq ans qu'il n'a plus publié de roman. Il a pourtant dans ses malles d'écrivain les deux ébauches romanesques d'*Un mauvais rêve* et de *Monsieur Ouine*, matière fictionnelle inaboutie en raison de sa vie chaotique², sacrifiée à l'écriture pamphlétaire, au journalisme de combat et à un ajustement épuisant de la réalité à ses convictions intimes.

Comment, en cet insulaire Noël de 1934, l'idée insolite d'un roman-journal est-elle alors venue à Bernanos³? Sa situation de naufragé « du Radeau de la Méduse⁴ », depuis le départ familial catastrophique

1. « La maison Plon, avec une sollicitude carnassière, me rétribue page par page. Pas de page, pas de pain » (*Corr.* II, p. 50).

2. « [M]a pauvre vie depuis mon mariage en pleine guerre n'est pas un très bon modèle de prévoyance, de sagesse et d'économie bourgeoise » (*ibid.*, p. 423). Dans la chronologie consacrée à son grand-père, Gilles Bernanos a recensé plus de trente déménagements (voir *CE I* et II).

3. « J'ai commencé un nouveau roman. Cette fois j'ai choisi un grand sujet à ma façon et je tâcherai d'écrire un beau livre, à la cadence de trois ou quatre pages par jour » (*Corr.* II, p. 44). L'en-tête de la lettre porte la mention « Pascuas de la Natividad » (« Pâques de la Nativité ») qui donne une valeur symbolique à l'annonce.

4. *Correspondance*, t. III : 1904-1948, recueillie, choisie et annotée par J.-L. Bernanos, Plon, 1983, p. 243.

d'Hyères à l'automne, fait de lui un expatrié sans le sou et sans attache, sinon avec sa maison d'édition parisienne Plon. Désormais rémunéré à la page écrite, Bernanos a pu concevoir une nouvelle manière de créer. Envisagée sous un jour inédit, la page blanche a sans doute éveillé son intérêt pour le genre mêlé du roman-journal, dont le métissage narratif s'accommode par nature d'une rédaction au jour le jour tout en préservant le champ libre à l'invention et à l'imaginaire, entre écriture à l'aveugle et composition cachée. Octave Mirbeau, André Gide, François Mauriac ou encore Pierre Drieu La Rochelle ont, chacun avec son style et ses obsessions intimes, excellé dans le genre et rencontré un vrai succès auprès du public¹. Bernanos connaissait ces quatre auteurs et a sans doute eu leur livre entre les mains. Si l'on se fie à sa correspondance de janvier 1935, l'hypothèse de l'expérimentation ludique est à écarter². L'influence de ces quatre ingénieuses fictions est sans commune mesure avec celle de l'œuvre intimiste de Thérèse Martin, entrée au carmel de Lisieux en 1888, à l'âge de quinze ans et emportée neuf ans plus tard par la tuberculose. La source thérésienne, petite voie mystique d'un amour inconditionnel pour l'humanité en souffrance, est essentielle dans le mûrissement et la rédaction du *Journal* qui métamorphosera l'itinéraire foudroyant de la jeune carmélite en journal fictif d'un calvaire sacerdotal et pastoral. Car c'est encore un prêtre qui est ici exposé en première ligne, figure obsessionnelle des quatre

1. Avec leurs romans respectifs : *Journal d'une femme de chambre* (1900), *La Symphonie pastorale* (1919), *Le Nœud de vipères* (1932) et *Journal d'un homme trompé* (1934).

2. « [L]e bon Dieu ne m'a pas mis une plume entre les mains pour rigoler avec » (*Corr.* II, p. 47).

romans précédents déjà publiés, médiateur séculier privilégié de la transcendance chrétienne. Encore hanté par *Monsieur Ouine*, roman ébauché en février 1931, « lugubre urinoir ¹ » ayant plus d'une fois eu raison de l'effort créateur, Bernanos superpose à ce nouveau prêtre fictionnel le fantôme du dépressif curé de Fenouille. Cette ombre bégayante, maladroite et mélancolique constitue une source interne privilégiée du héros-diariste. Dix ans après *Sous le soleil de Satan* et la figure de l'abbé Donissan censé barrer la route à l'imposture de l'Armistice, ce nouveau curé pouvait-il à son tour être accueilli comme une réponse à la fois engagée et mystique – par l'arme littéraire du roman-journal gidien transfiguré en chemin de croix – au cynisme désabusé de cette république finissante, embourbée dans une grave crise économique, sociale, morale et spirituelle ? Ayant toujours lié son activité de romancier à une vocation spirituelle ², Bernanos déploie son écriture hors du « vase clos » de la littérature expérimentale, au-delà d'elle-même, loin de toute création autarcique ³. L'esthétique,

1. *Corr.* I, p. 513.

2. Cette vocation s'ancre, dès l'adolescence, dans la reconnaissance « que la vie, même avec la gloire, qui est la plus belle chose humaine, est une chose vide et sans saveur quand on n'y mêle pas, toujours, absolument, Dieu » (*Corr.* I, p. 76).

3. « Il y a littérature et littérature. Il y a la littérature des littérateurs qui se fait et se défait en vase clos, bien que transparent, comme certaines expériences de cabinet de chimie ; mais il y a aussi la littérature qui, comme les parfums dont parle le poète des *Fleurs du Mal*, traverse le verre des ampoules et des alambics et se répand à travers la foule pour y produire des réactions parfaitement inattendues de leurs auteurs. Ce phénomène n'est déjà plus un phénomène littéraire » (Bernanos, *Le Chemin de la Croix-des-âmes*, Gallimard, 1948, p. 386).

instrument au service de l'expression de la foi, évolue en se soumettant au cheminement spirituel du romancier. Les romans sont alors conçus comme des cathédrales érigées pour Dieu¹. Socle permettant à l'homme de dépasser les limites de la condition humaine, cette littérature de témoignage, au sens évangélique de fidélité au Christ, ne se confond jamais avec la théologie, la métaphysique ni la mystique². C'est donc sans doute entre choix stratégique d'un homme chargé d'une famille nombreuse et épuisé par une vie matérielle difficile, intensité d'un travail d'écriture polymorphe et désir créateur de renouveler son mode d'expression pour toucher un public élargi, que le *Journal d'un curé de campagne* trouve sa source.

La genèse insulaire de ce roman entièrement écrit à Majorque couvre l'année 1935. Sa rédaction est perturbée en mars, car Bernanos doit écrire une nouvelle version de la seconde partie d'*Un crime*, dont la chute a été refusée par le directeur littéraire de Plon au motif qu'elle entraînerait le lecteur dans les tréfonds d'une âme criminelle et délaisserait les mobiles pour l'introspection métaphysique. À la demande de son éditeur, l'écrivain doit aussi refondre les pages déjà payées mais refusées de la première version de ce roman policier. Il travaille également à *Un mauvais rêve*, roman commencé dès 1931, abandonné puis repris début 1935 et en cours de rédaction pendant le même été. Bernanos n'a pas délaissé la

1. Dès 1926, Bernanos affine cette esthétique de bâtisseur de cathédrale : « On ne peut le nier, l'art a un autre but que lui-même. Sa perpétuelle recherche de l'expression n'est que l'image affaiblie, ou comme le symbole, de sa perpétuelle recherche de l'Être » (*EC I*, p. 1050).

2. Voir *Les Romans de Bernanos...*, *op. cit.*, p. 9-24.

rédaction d'articles de presse et en avril, sa réponse favorable à une demande du directeur de l'hebdomadaire de gauche *Marianne*, Emmanuel Berl, témoigne d'une liberté politique et idéologique intacte¹.

Le *Journal* « est, manifestement, improvisé au fur et à mesure de sa rédaction, sans plan ni ébauches préparatoires² », sur de petits cahiers de brouillon. Bernanos procède à des envois réguliers rémunérés dès leur réception par l'éditeur, qui en expédie ensuite un jeu dactylographié à l'auteur ; ce dernier le consulte pour fluidifier et lisser le travail en cours³. La maison Plon commence à publier le roman encore inachevé dans *La Revue hebdomadaire* qu'elle édite, mais s'autorise de nombreuses coupes sauvages qui font de cette prépublication une version tronquée. Les passages supprimés seront rétablis lors de la publication en volume le 17 mars 1936. Le succès sera immédiat malgré les réserves de la presse catholique conservatrice qui convoque le témoignage de vrais prêtres pour déprécier cette peinture romanesque du sacerdoce⁴. L'ouvrage est couronné par le grand prix du roman de l'Académie française le 10 juillet. Le 18, une guerre civile embrase l'Espagne après le soulèvement de généraux franquistes contre la campagne d'épuration et les persécutions religieuses menées par le *Frente popular* au pouvoir depuis

1. « Démocrate ni républicain, homme de gauche non plus qu'homme de droite, que voulez-vous que je sois ? Je suis chrétien » (*Corr.* III, p. 252).

2. *Journal d'un curé de campagne*, texte commenté et présenté par M. Milner, Imprimerie nationale, « Lettres françaises », 1983, p. 49.

3. Voir les lettres de l'automne 1935 reproduites dans « En marge de *Journal d'un curé de campagne* », *CE* II, p. 435-436.

4. Pour une étude détaillée et récente de la réception critique, lire Ph. Le Touzé, « Notice », in *CE* II, p. 1075-1078.

février. Bernanos admire d'abord ce coup de force militaire mais la furie sanguinaire des milices de Franco, tolérée par des membres éminents du clergé espagnol¹, le révolte. Écœuré par cette révolution militaire et cléricale, menacé par l'épuration franquiste, il ignore encore, en débarquant dans le port de Marseille avec sa famille le 31 mars 1937, que cette guerre tarira brutalement et de manière définitive la veine romanesque au profit de l'essai et du journalisme engagé : *Journal d'un curé de campagne* sera ainsi son ultime roman². La parenthèse féconde³ de l'île majorquine, fugue créatrice puis tragique, se referme.

JOURNAL D'UN CALVAIRE

Un roman face à la censure

Amputé de nombreux passages lors de sa publication en feuilleton dans *La Revue hebdomadaire*, le *Journal* n'est pas la première forme de censure à laquelle est confronté le romancier. Ses romans précédents en ont également pâti, la vivacité de l'écriture polémique et l'audace de la vision religieuse étant le plus souvent à la source de cette

1. « L'ignoble évêque de Majorque laisse faire tout ça » (*Corr.* II, p. 170), écrit Bernanos avec colère.

2. *Nouvelle histoire de Mouchette*, commencée après la publication du *Journal*, s'apparente *stricto sensu* à une longue nouvelle plus qu'à un roman.

3. Entre octobre 1934 et mars 1937, Bernanos aura ainsi travaillé sur cinq œuvres fictionnelles et en aura achevé deux : *Un crime* (1935) et *Journal d'un curé de campagne* (1935-1936), *Nouvelle histoire de Mouchette* (1937), *Monsieur Ouine* (1943) et *Un mauvais rêve* (1951).

censure éditoriale. Bernanos réagit violemment aux retranchements opérés ici en catimini¹ sur son texte :

Les salauds de *La Revue hebdomadaire* publient mon livre en le tronquant ignominieusement. Ne le jugez pas sur ce texte émasculé².

Sous sa plume énervée, la métaphore de la castration traduit l'importance de ces coupes sauvages³, qui mutilent le manuscrit pourtant mis au net puis donné en confiance à Bernard Barbey⁴. De quelques mots à quelques lignes, d'un paragraphe à plusieurs pages, ces suppressions – une trentaine de pages en tout –, non signalées par la rédaction de la revue⁵, concernaient essentiellement la deuxième partie du roman⁶ et semblent obéir à une logique interne de censure. Si, lit-on dans le *Journal*, « aucun racloir n'aura jamais raison » de la barbe rétive du curé⁷, héros et narrateur de ce journal fictif, c'est pourtant par de petits éclats

1. Philippe Le Touzé propose le nom de François Le Grix, le directeur de *La Revue hebdomadaire*, comme l'artisan de ces coupures (CE II, p. 1060).

2. *Post-scriptum* d'une lettre à un ami (Corr. II, p. 118).

3. Dans sa « Note sur le texte » (CE II, p. 1078-1081), Philippe Le Touzé a recensé et listé 37 coupes (p. 1080-1081), que cette édition reprend et signale au fil du texte dans les notes de bas de page.

4. Corr. III, p. 286.

5. Début 1936, Bernanos écrit à son éditeur : « Mais j'exige absolument qu'on veuille bien spécifier dans une note que la publication du *Journal* est fragmentaire » (Corr. II, p. 121). Pour le contenu de cette note éditoriale, voir Ph. Le Touzé in CE II, note 10, p. 1089.

6. La première partie comporte une seule suppression ; les dernières pages de la deuxième et de la troisième partie ont été épargnées.

7. « [J]e passais et repassais le rasoir sur une barbe dont aucun racloir n'aura jamais raison, une vraie barbe de chemineau, de roulier... » (*infra*, p. 315). Les deux derniers termes renvoient à

sournois de rabot que la lame aiguisée de la censure a lissé le texte romanesque. La parole libre du médecin athée Delbende¹ le sera donc beaucoup moins dans la version parue dans *La Revue hebdomadaire*. Quant aux deux portraits contradictoires et complémentaires de l'apôtre Judas, distribués par le romancier entre une parole extérieure et une parole intérieure chacune retranscrite par le diariste – celui du curé de Torcy et celui du curé d'Ambricourt –, ils tombent aussi sous le couperet éditorial : que le premier voie en celui qui a vendu le Christ un précurseur du mécénat millionnaire philanthrope ou que le second s'interroge sur l'énigme d'un tel « monstre » énigmatique et « la signification surnaturelle d'une si étonnante disgrâce » (p. 142), aucune de ces herméneutiques très littéraires n'a été conservée. La brève allusion à l'hérétique Luther, dont la colère aurait tourné en mauvaise graisse et pour lequel le vieux prêtre catholique s'astreint à une prière quotidienne d'intercession, est également censurée. Toujours dans le registre ecclésial, les notations concernant les manquements sacerdotaux du diariste, qui préfère écrire sur son indigence pastorale, l'animalité des enfants, la douceur de mourir ou bien décrire cliniquement ses maux d'estomac plutôt que de s'alimenter, se changer, ranger le presbytère ou prier, disparaissent. De même, certains traits assassins (« Le prêtre médiocre est laid », *ibid.*, « La bêtise féminine est déjà bien irritante, la bêtise clérical l'est plus encore que la bêtise féminine, dont elle semble d'ailleurs parfois le mystérieux surgeon », *ibid.*)

l'univers de la marginalité mendicante ou délinquante et au monde du petit peuple.

1. Voir notamment p. 147 : « vous avez inventé le paradis » et « je ne crois pas en Dieu ».

n'ont pas passé la rampe de la relecture parisienne. Car la plume du petit curé humilié est sans colère mais implacable : hypocrisies de la confession, conception étriquée du péché et de la sainteté, bêtises croisées du conservatisme social auquel se cramponnent les catholiques bien-pensants et du « langage rationaliste – le plus bête de tous – » (p. 107) de la modernité émancipée, cette dernière étant jugée par le diariste plus cruelle encore dans ses nouveaux modes de production que l'Antiquité esclavagiste. On trouve aussi dans ces pages censurées la condamnation prophétique de deux termes (Famille et Patrie) de la triade pétainiste, la critique des commerçants ainsi que des aristocrates devenus « bourgeois honteux » (p. 275), et même la reconnaissance de l'idéal socialiste soviétique de redistribution des richesses (p. 109)... Telle « la société future » voulant neutraliser des rapprochements de « mots qui explosent au moindre contact » (p. 107), les premiers lecteurs du manuscrit ont ainsi déminé un terrain pressenti dangereux pour la bonne conscience catholique et le confort spirituel du public de la *Revue*. En vain, car dès mars 1936, le roman publié en volume dans sa version intégrale s'impose dans toute sa vigueur originelle, évangélique et mystique¹.

« *La douleur en broche*² » : contagion de la souffrance

Alors que Bernanos – dont l'expérience d'homme est affûtée en matière de compte reçu³ – a dû affronter la

1. Voir en particulier les deux méditations iconoclastes dans la bouche du curé de Torcy, sur le jardin de la Sainte-Agonie et sur Marie, mère du Christ (*infra*, p. 293-294 et 304-305).

2. *Infra*, p. 217.

3. « J'ai mené une vie de chien » (*Les Enfants humiliés*, EC I, p. 875). La Chronologie (p. 415-426) confirme cet amer constat.

censure puis une prépublication hâtive et sans scrupule, il livre à son lecteur une fiction contaminée par le motif de la souffrance, où le narrateur-personnage ravive les épreuves quotidiennement supportées à travers leur restitution fragmentaire mais régulière dans son journal intime : « J'ai mon compte, moi aussi » (p. 222). Son statut de prêtre et ses dons de clairvoyance l'exposent à entendre ou à deviner les tourments infligés ou subis par ceux qui l'entourent. Le registre du réalisme pathétique décrit la souffrance physique contagieuse : douleur de Séraphita nouant un garrot expiatoire au-dessus de son mollet (p. 325), douleur du curé victime de lancinants maux d'estomac et d'une hémorragie nocturne (p. 326), mais aussi douleur animale des chevaux aux naseaux ensanglantés par la cordelette du maréchal-ferrant (p. 222), des lapins sanglants et du blaireau cloué au sol d'un coup d'épieu par le châtelain chasseur (p. 217). En écho à celle des corps, la souffrance des cœurs et des âmes est retranscrite avec la même application empathique, voire visionnaire, quand le curé reconnaît à demi-mots sa faculté mystique de percevoir les secrets intimes de ses interlocuteurs.

Réceptacle, témoin et épice centre plume de ces douleurs, le curé-diariste donne une unité de ton à cette narration tourmentée. Prêtre novice, il se présente comme le rédacteur et l'unique lecteur de ce journal intime : très loin de l'idéal du fonctionnaire de Dieu rallié à la cause républicaine des années 1930, ce personnage dévoile plutôt les traits littéraires conventionnels d'un écrivain intimiste : jeunesse, mélancolie, hypersensibilité, frustration affective, crise intérieure et motivation d'écrire liée à une situation d'isolement ou de marginalité. « Un anarchiste, un rêveur, un poète... » (p. 224) :

cette triade cadencée récrit de manière synthétique et rétrospective une série de reproches adressés au diariste par son supérieur hiérarchique lors d'une conversation rapportée au style direct (p. 128-136). Mais elle esquisse aussi en filigrane un double autoportrait où le romancier Bernanos, fasciné depuis l'enfance par le statut sacerdotal, livre le secret d'une gémellité symbolique et mystique avec son personnage. L'écrivain a-t-il inoculé à son curé maladif, « hors-la-loi » dans la voix et le visage (p. 340), le virus de l'anarchie¹ ? Dans ce cahier d'écolier imaginaire, il s'agit moins d'offrir un espace d'expression aux révoltes symétriques des communards de 1871 et des Camelots du Roy – les « anarchistes blancs² » dénoncés par Clemenceau – que d'entretenir un esprit d'insoumission spirituelle, dans le sillage de l'image romanesque du Christ révolutionnaire³. La révolte du curé d'Ambri-court, calquée sur celle du romancier en 1935, se doit d'être sans orgueil⁴. La description de la vie quotidienne au château illustre cette exigence : ce n'est pas l'aisance

1. Jacques Chabot a vu en Bernanos « un aristocrate anarchiste » pour qui « il n'est pas de plus grand sacrilège que de se renier en aliénant sa liberté » (*Bernanos : le rêve et l'action*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1994, p. 44).

2. Expression employée dans une circulaire publiée le 20 mars 1909 et qui se termine ainsi : « Il y a lieu en conséquence de prendre vis-à-vis de ces individus les mêmes mesures qui ont été prescrites à l'égard des anarchistes. »

3. Ce sera aussi la vision de Malraux : « Et le Christ ? – C'est un anarchiste qui a réussi. C'est le seul », in *L'Espoir* [1937], Gallimard, « Folio », 1996, p. 44.

4. « Les gens qui me prennent pour un révolté sont des étourdis. Un chrétien ne peut être révolté pour la bonne et unique raison que l'orgueil est un péché capital » (lettre du 20 août 1935, in *Corr.* II, p. 93).

matérielle ni l'oisiveté des châtelains qui révolte le héros, mais bien plutôt « le contraste de la maison paisible et de ses affreux secrets » (p. 242). Les trois aristocrates de la paroisse, père, mère et fille – Sainte Famille inversée et dégradée par rapport au modèle évangélique, n'ont pas même l'excuse de la misère pour justifier le mal qui les ronge. L'anarchisme du journal est d'abord colère¹ contre un ordre établi secrètement dévoré par des péchés individuels vecteurs d'un désordre supérieur à celui que le prestige de cet ordre est censé empêcher.

Anarchiste, mais aussi rêveur et poète : la richesse intérieure requise pour la tenue d'un journal ou la rédaction d'un roman favorise l'épanouissement – la dérive ? – onirique. Qu'il se rêve vacher-écolier maître de son troupeau, époux de sa paroisse ou encore crucifié par elle au sommet de la colline surplombant Ambricourt, les « idées folles » du prêtre-diariste-romancier s'abreuvent à l'encre de sa plume. L'écriture met en scène la puissance contagieuse de cette rêverie qui parasite l'action : distractions, étourderies, méprises, actes manqués... Les visions féminines et mariales de ce rêveur éveillé, toujours retranscrites dans le tremblement du doute intimiste, font osciller les lectures les plus pointues entre délire alcoolisé, hallucinations d'un moribond insomniaque exalté et expérience mystique. Mais peu importe à ceux qui, offerts à la transcendance

1. Colère calquée sur celle du romancier, qui écrivait en 1934, juste avant son départ pour Palma : « Vous en êtes déjà à me traiter de révolté, d'anarchiste ! Révolté contre quoi ? Pas contre mes embêtements, je vous assure. En quoi suis-je plus révolté aujourd'hui qu'hier, qu'en 1917 par exemple, lorsque ayant découvert le vieux Bloy au cours d'une convalescence à Vernon, je me roulais dans l'herbe au bord de la Seine, en pleurant de colère littéralement ? » (*Corr.* I, p. 537).

par leurs missions sacerdotale ou littéraire, n'ont pas à calculer leurs chances. Contre et au-delà du renégat idéaliste qui, chez Baudelaire, conditionnait sa sortie satisfaite du monde à l'amer constat que « l'action n'est pas la sœur du rêve¹ », le romancier et son personnage dénoncent la vanité de ces deux idéaux mondains en regard de la soif humaine de Dieu : « Nous juger sur ce que nous appelons nos actes est peut-être aussi vain que de nous juger sur nos rêves » (p. 158). Car aux yeux du curé d'Ambricourt comme pour son créateur, Dieu ne distingue pas ces deux modalités terrestres interchangeables, « tas de choses obscures » (*ibid.*) vouées à l'éclaircissement quand sera déchiré le voile de l'Apocalypse.

L'éternel recommencement du mal

Comme celui de la douleur, le mystère du mal contamine la fiction. Infatigable commencement, nouveauté perpétuelle, il en est chez Bernanos toujours à ses débuts. Son inaltérable jeunesse, traquée jusqu'à l'obsession par le romancier puis exhibée au gibet de l'écriture, en fait un compagnon stable de l'homme² comme de l'œuvre. Après *Sous le soleil de Satan*, *L'Imposture*, *La Joie* et *Un crime*, le *Journal* ne déroge pas à la règle, réactivant sans faiblir les images contradictoires d'un mal à la fois en deçà de l'être

1. « Le Reniement de saint Pierre », *Les Fleurs du Mal*, éd. J. Dupont, GF-Flammarion, 2006, p. 172.

2. « Le mal a toujours existé pour moi, confie Bernanos. Le mal est une réalité. J'y pense. Je le vois. J'ai vu le diable, comme je le vois, depuis mon enfance » (« L'Homme qui a vu le diable », entretien retranscrit dans la biographie *Georges Bernanos à la merci des passants*, *op. cit.*, p. 211).

par son inconsistance ontologique (froid¹, hémorragie interne², flasque ventouse toujours creuse³) mais aussi au-delà de lui par sa toute-puissante omniprésence et son débordement essentiel (semence prolifique⁴, force terrassante⁵, piège collectif⁶). La figuration la plus naturaliste de ce mal est à chercher dans l'estaminet-cloaque, bouge sordide où se retrouvent les mineurs des corons de Lens. C'est là que le curé encore enfant, innocent bafoué, a subi le scandale visuel de l'humanité déchue. Et le diariste de conclure : « La luxure ne se comprend pas, elle se voit » (p. 201).

Commencement radical du mal, chef des autres maux, cette « luxure », dépeinte à plusieurs reprises dans un délire rageur⁷, reflète moins le péché de chair dénoncé par les théologiens qu'une catastrophe ontologique détruisant les ressources existentielles de ceux qui l'éprouvent.

1. Le romancier maîtrisait déjà la métaphore dans une lettre de 1924 adressée à son employeur : « J'admire que votre optimisme résiste aux provocations du froid satanique. (Satanique : oui ! "Je suis le froid lui-même", disait le diable à Catherine Emmerich [religieuse mystique et visionnaire allemande]...) » (*Corr.* III, p. 123).

2. Voir la métaphore de la plaie ouverte mais invisible : Chantal est décrite comme une « créature blessée dont la vie semblait couler à flots de quelque mutilation invisible » (*infra*, p. 214).

3. « [C]ette énorme aspiration du vide, du néant » (*infra*, p. 227).

4. « Le mal jeté n'importe où, germe presque sûrement » (*infra*, p. 174).

5. « Le mal est plus fort que vous, ma fille » (*infra*, p. 218-219).

6. « La solidarité dans le mal, voilà ce qui épouvante ! » (*infra*, p. 226).

7. Voir notamment p. 112, 168 et 200.

À la fois défaillant et en excès, infligé ou reçu, ce mal tait sa source : fruit pourri d'une condition humaine dévorée par ses pulsions, sa cruauté et ses maladies, ou calamité infligée à l'homme par une mystérieuse instance transcendante ? Ce choix scriptural de la confrontation permanente entre exorcisme et psychiatrie, entre mal inhérent à la nature humaine et mal extérieur, engendre l'incertitude et entretient une équivoque inconfortable pour le lecteur¹. Car ce rayonnement dont l'origine reste énigmatique est exacerbé par le déploiement centrifuge de mille voix romanesques contradictoires. Par l'intermédiaire de ventriloques humains possédés par des paroles nuisibles qui les dépassent, tentateurs, accusateurs, séducteurs ou bourreaux, le mal circule de bouche en bouche, déployé en faisceaux, démultiplié. Le curé de Torcy lui-même, témoin à charge dans le procès intenté par les théologiens de son église contre « le diable », prête sa voix pastorale à celle issue de l'abîme, inversion de la parole christique² :

je suis la porte à jamais close, la route sans issue, le mensonge et la perdition (p. 72).

Quant au chétif curé d'Ambricourt, il est vu par son supérieur comme un homme en promenade spirituelle dans le monde, « une torche au poing » (p. 274). Qu'il s'agisse de la même « immense torche flamboyante » décrite quelques pages plus loin par le curé de Torcy, feu satanique

1. « L'extraordinaire est que, pour un athée comme je suis, Bernanos a été le diable... » (H. Juin, *Cahiers de l'Herne*, Fayard, 1998, p. 16). Le génie littéraire du romancier habité par la quête transcendante crée chez l'athée une « tentation » de conversion considérée par ce dernier comme diabolique.

2. « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 6).

tombé dans la nuit pour avoir voulu contempler la simplicité divine¹, et le promeneur reçoit le compagnonnage de Lucifer. L'importance accordée dans la narration au tempérament insomniaque du diariste, tenu éveillé jusqu'au bout de la nuit par ses voyages de souffrance physique et mystique, appelle une autre question : ces insomnies sont-elles pour lui la voie d'une union permanente à autrui, au monde et à Dieu, ou bien le symptôme d'une névrose autodestructrice ?

Si le mal commence sans cesse et se répand dans le monde pour échapper à toute prise, son mouvement pourtant finit toujours par avorter suivant la leçon pastorale du curé de Fenouille : « Le diable, qui peut tant de choses, n'arrivera pas à fonder son Église [...]. Le diable, voyez-vous, c'est l'ami qui ne reste jamais jusqu'au bout²... » Faux bâtisseur, simulacre de compagnon, amorce, esquisse, brouillon, le mal en ce lieu romanesque n'achève jamais sa tâche, laissant l'homme sans abri, abandonné à sa servile condition : ennui, péché, solitude. Et malheur aux révoltés qui, s'acharnant à le neutraliser ou à l'exterminer par pitié (le jeune curé de Torcy), colère (Luther ainsi décrit par le curé de Torcy) ou soif de justice humaine (Delbende), sont dévorés par les fléaux historiques ou personnels qu'ils doivent affronter ; quand le mal commence, redoutable épreuve purificatrice, seul le *faire face* dénué d'orgueil et de haine³ a sa chance : « Il y a cela en moi, cette chose... » (p. 386).

1. « La sainteté de Dieu ! La simplicité de Dieu, l'effrayante simplicité de Dieu qui a damné l'orgueil des Anges ! Oui, le démon a dû essayer de la regarder en face et l'immense torche flamboyante à la cime de la création s'est abîmée d'un seul coup dans la nuit » (p. 302).

2. *Monsieur Ouine*, Œ II, p. 693.

3. Voir ce que dit le curé de Torcy du docteur Delbende : « tout le mal est venu peut-être de ce qu'il haïssait les médiocres » (p. 194).

La reconnaissance de la maladie s'accompagne, pour celui qui la découvre, du choix de la réifier. Face au cancer intrusif et indélogeable, non plus mal métaphorique de l'*incipit* mais maladie charnelle précipitant la mort du curé d'Ambricourt, il n'y a guère d'autre arme que la reconnaissance frontale de l'ennemi et de la douleur qui l'accompagne¹. Qu'elle aguerrisse ou détruise celui qui l'éprouve, la confrontation injustifiée avec un mal non intégrable, hétérogène monstruosité étrangère, défaillance ontologique transcendant paradoxalement la nature et l'homme, se révèle dans le roman plus que nécessaire, scandaleusement vitale² si l'on considère l'irénisme des ultimes paroles de la comtesse et du curé : « tout est bien », écrit l'une (p. 261), « tout est grâce », murmure l'autre (p. 414).

UNE FICTION ENGAGÉE ET MYSTIQUE

« *comme la fermentation d'un christianisme décomposé*³ »

À la fois intrusif et insaisissable, le mal circule librement, jusque dans les lieux les plus officiellement consacrés. Car il y a quelque chose de pourri dans la paroisse fictionnelle d'Ambricourt. Mais son nouveau curé ne se

1. « Car l'expérience du mal n'a jamais enrichi personne [...]. L'expérience de la douleur seule est féconde » (EC I, p. 1103).

2. C'est une parole du Christ qui est à l'origine de ce motif romanesque du mal à la fois scandaleux et nécessaire : « Malheur au monde à cause des scandales ! Il est nécessaire qu'il arrive des scandales ; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! » (Mt 18, 7).

3. *Infra*, p. 47.

contente pas de contempler chaque jour la corruption de ce petit royaume temporel français de l'entre-deux-guerres : c'est assis sur un tronc de peuplier gangrené dominant le village que lui vient « l'idée de ce journal » (p. 96). En associant la naissance de cette écriture sacerdotale au contact d'une pourriture végétale, la fiction désigne son enjeu : le christianisme historique voué à la dissolution. Mais l'œuvre du temps et de la nature n'est pas seule à absorber le fragile « génie » du christianisme. Malgré la ferveur apologétique des curés de Torcy et d'Ambricourt¹, il se désagrège aussi dans le corps, le cœur et le langage des fidèles d'une paroisse dévorée par le germe pathogène d'un ennui charnel et métaphysique. Les métaphores de la tumeur cellulaire maligne (« cancer », p. 45) ou de l'infection contagieuse (« lèpre », p. 47) incurables, celles de la dévoration et des particules décomposées (« poussière », « pluie de cendres », *ibid.*) déploient une rhétorique sermonnaire de la maladie vorace et de ses retombées apocalyptiques. À l'Esprit-Saint se serait substitué le « mauvais esprit » (p. 100), celui du couple de commerçants catholiques qui escroque le curé ou celui du sacristain-fossoyeur, victime fataliste d'une religion viciée par l'hérédité familiale. La confession des péchés a des accents putrides aux oreilles du pasteur d'âmes, et les paroles de contrition « grouillent comme des vers, avec

1. Dans la lignée du *Génie du christianisme* de Chateaubriand, le curé de Torcy déclare : « Le paganisme n'était pas l'ennemi de la nature, mais le christianisme seul l'agrandit, l'exalte, la met à la mesure de l'homme, du rêve de l'homme » (p. 71) et le curé d'Ambricourt : « Jadis indifférente au bien ou au mal, ne connaissant d'autre loi que celle de sa propre puissance, le christianisme lui a donné [à la société] une âme, une âme à perdre ou à sauver » (p. 105).

l'odeur du sépulcre » (p. 204). Annoncé par ses premiers monstres¹, Judas apostat puis Luther empoisonné de colère, l'inventaire que dresse le prêtre-diariste de ses confrères prolonge la critique anticléricale des romans précédents : le fanfaron Louis Dufréty, tête de classe au séminaire, psychologue lucide, susceptible et maladif, vaniteux plumitif au cœur ramolli, incarnation de « la bêtise cléricale » (p. 142) dont l'orgueil sacerdotal a tourné en niaiserie « comme une sauce tourne » (p. 141), prêtre laid non parce que défroqué mais parce que médiocre ; les opportunistes gendarmes de Blangermont et de La Motte-Beuvron, aussi durs qu'effrayants² par leur langage fossilisé de fonctionnaires, dont l'obsession est de pérenniser une Église cramponnée à ses acquis et à ses privilèges ; leurs jeunes épigones oublieux de l'esprit franciscain de pauvreté dans leur fascination pour les « choses d'argent » (p. 88). La décomposition cléricale est à l'œuvre même chez les prêtres les plus fervents : la disgrâce de la hiérarchie infligée dans sa jeunesse au curé de Torcy à cause de son enthousiasme « socialiste » en chaire (p. 120), les séances de catéchisme catastrophiques du curé d'Ambri-court, ses soutanes froissées, trempées, salies, ses repas constitués de pain rassis dont seul le hachoir vient à bout et de vin sucré ou tourné qui s'écoule en noire rigole bourbeuse, reproduisant la Cène de façon dégradée (p. 167). C'est pourtant en se nourrissant sur sa table de

1. « Je ne parle pas du mauvais prêtre. Ou plutôt le mauvais prêtre est le prêtre médiocre. L'autre est un monstre. La monstruosité échappe à toute commune mesure » (*infra*, p. 142).

2. « Ah ! les vieux prêtres sont durs ! La dernière des imprudences est la prudence, lorsqu'elle nous prépare tout doucement à nous passer de Dieu. Il y a de vieux prêtres effrayants » (*infra*, p. 162).

cuisine des espèces habituellement consacrées par l'Eucharistie que le prêtre à « l'estomac très capricieux » (p. 272) affronte sa vision du délitement généralisé, recomposant mystérieusement et comme à son insu un christianisme à sa mesure, qui tend à se confondre avec le monde.

« L'Église est à tout le monde, madame¹ » : cette parole du curé d'Ambricourt joue sur la polysémie du terme « église » – *ekklêsia*, en grec –, qui désigne dans l'Évangile l'assemblée des fidèles du Christ. L'Église voulue par le curé s'ouvre sans restriction au monde pour que celui-ci se fonde en elle. Cette ouverture poserait les fondations d'une nouvelle universalité, rassemblant les plus fervents dépositaires de la parole de Dieu comme les mystiques les plus farouches, les indifférents, les agnostiques et les athées par incroyance ou par ignorance. Pierre de taille de l'édifice consacré, pierre vivante des fidèles et pierre mystique de l'Église invisible, cette triple entité appartiendrait à tous par le miracle même qu'elle conviendrait à chacun. Visible ou invisible, elle contient le genre humain, chacun de ses membres appartenant à tous les autres dans la vision d'une humanité où les liens conventionnels entre les hommes sont pulvérisés au profit de relations entièrement nouvelles. L'Église devient le monde : ainsi, le curé d'Ambricourt ressemble au médecin de Lille, le croyant est le « double » de l'athée à travers leurs aveux réciproques d'un sentiment partagé de gémellité. Le récit de la consultation fatale, où

1. *Infra*, p. 232. Trois décennies avant le concile Vatican II, la réplique du curé à la comtesse annonce de manière fictionnelle la renonciation à l'usage discriminatoire « des catégories tranchées d'un "extérieur" et d'un "intérieur" de l'Église » (voir B. Sesbouë, « *Hors de l'Église pas de salut* » : *histoire d'une formule et problèmes d'interprétation*, Desclée de Brouwer, 2004, p. 209).

le curé apprendra de la bouche du docteur Laville le nom du mal qui le terrasse, superpose les deux visages similaires jusqu'à leurs cols romains identiques. Cette description annonce les maladies jumelles qui rongent déjà leurs corps fraternels mais aussi une répulsion réciproque, chacun s'éprouvant otage impuissant de l'autre. Si le médecin démystifie les liens malsains entre masochisme et prière que le prêtre a peut-être tissés, celui-ci lui offre en retour les larmes silencieuses de son visage christique, mettant au pied du mur cet athéisme sophistiqué¹.

Le modèle de la parole christique

« Il faudrait parler de soi avec une rigueur inflexible » (p. 54), se fixe comme consigne le curé d'Ambricourt. Le modèle langagier ultime du jeune prêtre prolétaire est à chercher dans la parole du Christ, celle qui ne passe pas². Il faudrait donc en ce lieu d'écriture intime parler de soi comme Jésus a pu parler de lui : formules lapidaires et paraboles didactiques. La forme verbale impersonnelle alliée au conditionnel trahit la double exigence de cette parole – tranchante et imagée – pour celui que le curé de Torcy surnomme « Gribouille », le cahier d'écolier secret et la plume trempée dans l'encre l'éloignant encore un peu plus de l'icône dont les mains servaient seulement à rompre le pain, à enseigner et à

1. Voir *Les Romans de Bernanos...*, *op. cit.*, p. 448-451.

2. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas » (Lc 21, 33). Selon Michel Henry, « la parole du Christ se distingue par une prétention démesurée aux yeux et aux oreilles de beaucoup d'hommes de ce temps. Sa prétention n'est pas seulement de transmettre une révélation divine, mais d'être en elle-même, purement et simplement, cette Révélation, la Parole de Dieu » (*Paroles du Christ*, Seuil, 2002, p. 14).

guérir. Mais tout prêtre que l'on est, comment parler de soi avec authenticité, à l'image du Christ, sans l'imiter ? Si la ressemblance dans l'esprit reste à l'appréciation du lecteur, le romancier donne une réponse implacable quant à la ressemblance dans la lettre : à l'âge où Jésus enfant enseignait dans le Temple de Jérusalem¹, le petit pauvre d'Ambricourt subit le spectacle de la misère et de la luxure, « à croupetons » (p. 201) derrière le comptoir d'un sordide estaminet des coronas de Lens ; alors que « le plus beau des fils de l'homme » (Ps 45, 3) a sillonné trois années durant, avec ses douze disciples, les terres dorées d'Orient, le curé fictif n'a quitté les murs du séminaire que pour rejoindre le presbytère de sa première paroisse, avec pour seul apôtre le marginal Sulpice Mitonnet, copiste sélectif « d'affreuses rengaines sentimentales » (p. 197). Christ d'un quotidien dégradé, le prêtre consignera donc lui-même ses propres paroles, et seule sa mort permettra l'émergence d'une parole extérieure : dans la lettre finale, l'« évangéliste » lillois défroqué Dufréty retranscrit ses mots d'agonisant, mystérieusement livrés avec le cahier à la diligence d'un éditeur anonyme.

Que le curé-diariste parle de soi à lui-même ou à autrui, ses paroles sont toujours rapportées par le filtre littéraire d'un discours introspectif mis en écriture. Or s'il est vrai qu'aucun homme n'est en mesure de se rendre témoignage sans encourir le soupçon d'imposture², comment parler et écrire sur soi sans échapper à l'accusation de mensonge ou d'inanité ? Comme le Christ cette

1. Voir Lc 2, 40-52.

2. Voir la réplique des pharisiens au Christ qui leur annonce sa nature divine : « Vous rendez témoignage de vous-même ; votre témoignage n'est pas digne de foi » (Jn 8, 13).

fois, face à l'incrédulité des pharisiens, le prêtre achoppe sur cette aporie. Que le curé de Torcy lui demande de se taire, la comtesse de répéter, ou qu'il s'interrompe de lui-même, voire censure ses propos en raturant ou en déchirant les pages écrites, le soupçon rôde toujours autour de cette parole sacerdotale, le plus soupçonneux restant le rapporteur lui-même. Le diariste s'avoue ainsi très en deçà de l'horizon visé, tant cette exigence, même réduite à son versant stylistique, semble insurmontable. Les raisons distillées au fil du journal en sont nombreuses, le socle de cette parole écrite de soi reposant sur une hérédité alcoolique, une sensibilité à vif et de violentes crises intérieures. Les épanchements cathartiques et un attachement quasi maladif aux feuilles écrites jour après jour trahissent une dépendance à l'écriture favorisant les déséquilibres nerveux. Le « miroir trouble » (p. 54) de l'écriture intime menace la rigueur du compte rendu en versant dans les pièges narcissiques de l'auto-apitoiement, mais aussi du doute, du dégoût de soi et de la culpabilisation. Il est cependant des brèches dans cette exigence surhumaine : l'humour naïf et désarmant du curé, jusqu'au « fou rire » (p. 315), lié à sa faiblesse physique¹ et à sa « triste figure qui ne peut plus maigrir » (p. 144) :

À mon âge, un visage ne s'effondre pas, la peau, tendue sur les os, reste élastique. C'est toujours ça (*ibid.*) !

Le coup de maître – ou de force – de ce roman-journal réside dans l'exhibition par l'écrivain, évangéliste masqué,

1. « Il m'a poussé hors de la pièce par les épaules, et la tape amicale d'une de ses larges mains a failli me faire tomber sur les genoux » (*infra*, p. 67).

de l'humilité christique de son héros écrivant dans le secret et se voulant sans lecteur¹. Puisque, toujours suivant la parole légaliste des pharisiens de l'Évangile, nul ne peut se rendre témoignage à lui-même sous peine de rendre cette parole sans valeur, c'est ici le romancier qui témoigne pour son personnage. Le lecteur devient alors l'otage fasciné de cet écrivain forceur de cynisme, qui accorde à son personnage une sainteté fictionnelle, illustrée en pensées, en paroles, par action et même par omission². Bernanos a voulu par cette fiction réveiller et mettre à genoux son « vieux public catholique³ ». Mais les esprits les moins religieux, voire les plus opposés à l'état clérical, soudain immergés dans l'intériorité d'un choix de vie qu'ils méconnaissent ou qu'ils rejettent, ne se trouvent-ils pas contraints, sinon de mettre un genou à terre, du moins de rendre témoignage à cette parole introspective qui, sans réussir à parler comme le Christ, tente de parler comme elle peut – parole fictionnelle d'acceptation de soi –, comme elle sait – parole du romancier expérimenté –, et comme elle l'entend – parole d'un homme inspiré et libre ?

Esthétique de l'amour

« Je voudrais que ce livre rayonnât⁴ » : le charisme du roman trouve sa source dans la restitution intimiste et

1. Cette position romanesque à la fois humble et forte illustre la mystérieuse et puissante ambivalence de la littérature : « l'humilité lui sied et ses pouvoirs sont démesurés » (A. Compagnon, *La littérature, pour quoi faire ?*, Fayard, 2007 ; rééd. « Pluriel », 2018, p. 74).

2. Les nombreux silences mystiques du curé face à ses interlocuteurs témoignent de ce charisme par omission. Voir *infra*, p. 297 et 409.

3. *Corr.* II, p. 110.

4. *Ibid.*, p. 48.

poétique des liens ambivalents unissant affections terrestres, charité évangélique envers le prochain et amour mystique de Dieu. Si, dans sa correspondance privée, l'homme Bernanos a poétisé son amour pour l'épouse Jeanne¹, l'écriture lyrique du sentiment amoureux ne peut s'épanouir sous la plume virginale de son curé sans compromettre la vraisemblance du récit pastoral. Cette poésie relèvera donc de l'imposture² pour le narrateur du journal. Car même si l'amour pour une femme justifierait l'abandon du sacerdoce de manière plus authentique qu'une « évolution intellectuelle » (p. 394), ce mot « amour » – « ridicule » et « souillé » (p. 80) – ne ressemble jamais à l'être aimé, le plus beau poème ne valant pas le balbutiement d'un amoureux maladroit. Le romancier offre cependant à son héros le don d'une prose poétique épurée qui fusionne avec le discours narratif quand les paragraphes du journal reproduisent la disposition des versets bibliques : les commentaires deviennent alors méditations évangéliques et les descriptions contemplations spirituelles³. L'imagerie mystique chrétienne, inspirée de la poésie du Livre saint, est aussi convoquée⁴, et certaines tournures de phrases, plus

1. Cette poétisation couvre la totalité chronologique de la relation avec sa femme, de 1918 juste après leur mariage (« Nous sommes les fils du soleil, toi et moi », *Corr.* I, p. 142) à 1946 peu avant sa mort (« Je rêve à toi sans cesse. Ta chère image est dans mon cœur et je respire aussi ton parfum dont notre chambre est imprégnée. Ma pensée est ton royaume », *Corr.* III, p. 419).

2. Voir *infra*, p. 200-201.

3. Voir p. 178, ou encore p. 225.

4. Les damnés sont des « pierres embrasées », le pardon surgit comme un aigle qui « fonce [...] du haut des cieux » (p. 248), « le gouffre d'azur » (p. 143) se cache sous la croûte du péché et le curé avoue : « je suis moi-même nuit » (p. 178).

audacieuses, témoignent d'une tentative de restitution de l'émotion ressentie : « cette douleur, je la communie » (p. 152). L'audace du solécisme métamorphose la prose de ce journal de bord d'apparence triviale en poésie mystique¹ où « la communion de la douleur » d'autrui advient dans l'accueil en soi du silence, « le bienheureux silence au-dedans duquel Dieu va parler – Dieu parle » (p. 215).

Cette écriture exaltée d'un amour mystique divin qui déborde dans la vie humaine et la relation à autrui justifie l'épanouissement du motif lyrique de l'attachement au monde. Alors qu'« un vrai prêtre n'est jamais aimé² », le héros avoue son amour des voix humaines, ouvrant son journal intime à une riche polyphonie par la restitution d'entretiens où l'écriture s'incarne dans la confrontation dialogique. Sa rencontre avec le légionnaire à moto, « machine éblouissante qui haletait doucement dans le soleil » (p. 332), relève ainsi d'une écriture symphonique où des thèmes mineurs annoncent et accompagnent le thème majeur : la triple révélation de la vitesse, de la jeunesse et de l'amitié fait ainsi s'ouvrir le paysage traversé comme « la porte d'un autre monde » (p. 334). Quant aux consolations sensibles dont se sont tant méfiés les mystiques chrétiens, ce sensitif sevré d'amour humain les a aussi éprouvées sans les avoir recherchées : de la grosse main du paternel curé de Torcy à celle si

1. Dans *La Fable mystique*, Michel de Certeau évoque le dérèglement volontaire de la langue des écrivains mystiques : « Grammaticalement, l'indécence [de l'excès mystique] a la forme du solécisme ou du barbarisme » (Gallimard, « Tel », 1987, p. 202).

2. Le mot est du curé de Torcy. Voir aussi la réponse du héros à Séraphita : « Je suis triste [...] parce que Dieu n'est pas aimé » (*infra*, p. 323).

menue de Séraphita – Lolita égarée dans la boue paysanne –, elles ont serré la sienne pour qu'il ne meure pas sans avoir fugacement connu le bonheur humain, « forme charnelle de l'espérance » (p. 332). Pour le curé, cet amour du monde fait partie du plan divin car la transcendance qui unit en elle la totalité des œuvres humaines est indivisible, ce dont témoigne la métaphore évangélique du royaume :

il n'y a pas un royaume des vivants et un royaume des morts, il n'y a que le royaume de Dieu, vivants ou morts, et nous sommes dedans (p. 255).

En ce lieu romanesque où s'affirme un seul royaume, la mystique thérésienne dont est empreint Bernanos se laisse deviner. Car, selon Thérèse de Lisieux, l'amour de Dieu ne peut ni ne doit être dissocié d'un amour inconditionnel de l'humanité. En soumettant son narrateur à la consignation d'un quotidien ingrat et décousu, l'écrivain révèle la nécessité d'une écriture consacrée aux vivants, souvent médiocres, luxurieux, avarés, hypocrites, menteurs mais que leur appartenance au royaume rend tous dignes d'être aimés. L'exemple du docteur Delbende, « un homme juste » (p. 192), figure l'écueil élitiste à éviter : ayant refusé la voie religieuse à cause de la corruption de la lettre de l'Évangile par le clergé, il s'est pris à haïr les médiocres (p. 194) et s'est violemment retranché de la vie. Son athéisme, qualifié par lui-même d'orgueilleux, n'a pas étanché sa soif d'absolu ; son choix d'un humanisme philanthrope a déçu son aspiration à contempler sur le visage du prochain une transcendance faite chair affranchie de Dieu. Son suicide constitue une inversion tragique de la conversion christique qui, elle, mène toujours à une acceptation inconditionnelle de la

vie humaine. Il peut être lu comme l'ultime issue d'un désespoir qui a scellé en amont la source religieuse et barré en aval l'horizon d'une humanité émancipée ; il « révèle de manière violente la crise existentielle née du refus du désir du religieux ou de sa tentative de dépassement¹ ».

À l'inverse de celle de Delbende, la mort du curé d'Ambricourt est présentée comme un accomplissement parfaitement accepté : « Ma mort est là » (p. 388), écrit-il avec simplicité. Ces quatre mots illustrent une métamorphose accomplie sans révolte ni colère, et les ultimes pleurs seront des « larmes d'amour » (p. 384). À l'image de la relation de l'homme à la transcendance, celle qui s'établit entre celui qui meurt et celui qui le regarde mourir est sans commune mesure ni réciprocité. Le curé vit son agonie dans le sordide « lit-cage » (p. 403) du droguiste Dufréty comme une ultime offrande à son double défroqué². Il le réintègre ainsi dans sa fonction de médiateur privilégié de la transcendance en lui demandant l'absolution ; le don du spectacle de son agonie régénère le récit ultérieur qu'en fera cet intellectuel prétentieux aux dernières lignes de la lettre qui clôt le roman : tout se passe alors comme si le curé lui avait transfusé son style. La leçon paradoxale du *Journal*, dans le sillage des expériences d'union mystique, est d'abord qu'un renoncement libre et apaisé au monde offre la pleine et entière possession de ce qui a été abandonné. Ce roman est aussi une leçon d'écriture dépouillée des

1. *Les Romans de Bernanos...*, *op. cit.*, p. 452.

2. Cette offrande annonce la parole de Constance dans les *Dialogues des carmélites* : « on ne meurt pas chacun pour soi, mais les uns pour les autres, ou même les uns à la place des autres, qui sait ? » (*CE II*, p. 830).

scories d'amours humaines trop exclusives ou destructrices¹ : aucune « chose de rebut » (p. 232) ni de porte à fermer.

*
* *

« Il me semble que je frappe un grand coup sur les âmes² », avait confié Bernanos en commençant ce roman. Bien que son imposante part catholique puisse se dérober à la compréhension du lecteur éloigné de tout christianisme³, *Journal d'un curé de campagne* échappe à l'obsolescence. Le plus ignorant de l'univers chrétien doit ici composer avec la douillette ecclésiastique, les chapelets, la mantille de la comtesse, le dogme de la communion des saints, le diable du curé de Torcy. Mais le lecteur, même le plus étranger au catholicisme, posera son regard sur les belles mains de ce vieux prêtre qui, étendues sur le calice de la consécration, « n'ont pas tremblé » (p. 186) aux obsèques de son ami athée suicidé ; même le plus indifférent aux mystères qui jalonnent l'histoire de cette religion révélée accompagnera au fil de sa lecture le jeune curé d'Ambricourt, prophète, voyant, lecteur d'âmes endurcies et de cœurs

1. Comme l'amour maternel autodestructeur de la comtesse pour son fils mort ou encore l'amour filial déçu de Chantal pour son père : ces deux formes d'amour illustrent les ravages spirituels engendrés par les excès passionnels liés à la préférence affective.

2. Lettre à sa sœur, Palma, janvier 1935 (*Corr.* II, p. 50-51).

3. « Ne nous le cachons pas, l'œuvre de Georges Bernanos nous est devenue moins lisible, et nous hésitons à en franchir le seuil. Dans une société post-catholique qui a délesté sa mémoire, une part se dérobe, que le romancier tenait pour essentielle » (G. Philippe, « La lutte avec l'ange », préface, in *Œ* I, p. xxx).

meurtris, convertisseur. Si l'écriture romanesque du mal fait face à celle de la grâce, toutes deux révèlent que la « contagion de l'ennui » (p. 47) peut céder par le miracle de la littérature à une identification éblouie ou inattendue avec ce personnage si romanesque, écrivain intimiste et forçat de l'amour mort à la tâche. Le choix d'une écriture intime fictive, par l'artifice narratif du journal pastoral, permet à l'écrivain de recomposer au filtre de sa sensibilité biblique et mystique les exigences de l'humilité et de l'amour prônées dans les Évangiles. Le lecteur ainsi orienté vers une libre métamorphose éprouvera peut-être, après Bernanos, la grâce d'aimer ce livre jusqu'à souffrir d'en parler.

Karine ROBINOT-SERVEAU

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Nous reproduisons le texte de l'édition originale parue chez Plon dans la collection « La Palatine » ; l'achevé d'imprimer est du 17 mars 1936. Il faut ici remercier Gilles Bernanos, qui a autorisé la numérisation du texte par la Bibliothèque nationale de France. Les coquilles ainsi que les occurrences fautives ont été corrigées.

Les citations de la Bible sont données dans la traduction Crampon de 1923.

Pour certaines références bibliographiques citées dans les notes, nous avons utilisé les abréviations suivantes :

Corr. I : Bernanos, *Combat pour la vérité. Correspondance inédite 1904-1934*, recueillie par A. Béguin, choisie et présentée par J. Murray, O.P., Plon, 1971.

Corr. II : Bernanos, *Combat pour la liberté. Correspondance inédite 1934-1948*, recueillie par A. Béguin, choisie et présentée par J. Murray, O.P., Plon, 1971.

Corr. III : Bernanos, *Lettres retrouvées. Correspondance inédite 1904-1948*, recueillie, choisie et présentée par J.-L. Bernanos, Plon, 1983.

EC I et II : Bernanos, *Essais et écrits de combat*, t. I et II, dir. M. Estève, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971 et 1995.

Œ I et II : Bernanos, *Œuvres romanesques complètes*, édition de J. Chabot, P. Gille, M. Gosselin-Noat, M. Kohlhauer, S. Lacoste, É. Lagadec-Sadoulet, Ph. Le Touzé, G. Louet et A. Not, préface de G. Philippe, chronologie par G. Bernanos, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 2015, 2 vols.

K. R.-S.